

A fonds perdus

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **52 (1914)**

Heft 29

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-210553>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

A fonds perdus. — A la porte d'un cabaret villageois était placé un distributeur automatique. Avec un sou, lisait-on sur un écriteau, on avait une tablette de chocolat.

A côté de la machine se tenait une jolie fille, les yeux pleins de larmes. Un cycliste vint à passer. Il vit les larmes de la jeune fille. Il descendit de sa machine, naturellement.

— Pourquoi pleurez-vous, ma jolie ? demanda-t-il d'une voix aimable.

— J'ai mis un sou dans la machine, sanglota l'interpellée et rien ne sort !... C'est toujours comme ça !

— Nous allons bien voir ! dit le cycliste. Et, prenant un sou dans sa poche, il l'introduit dans l'ouverture du distributeur et tire énergiquement le levier. On entendit tomber le sou... et ce fut tout. Trois fois, le brave cycliste recommença l'expérience. Ce fut inutile. De guerre lasse, il remonta sur sa machine et partit, tout penaud.

Alors, la charmante enfant appela :

— Maman ! Maman !

Une femme parut sur le seuil.

— Eh bien ? interrogea celle-ci.

— Il a mis quatre sous, l'imbécile ! J'ai déjà fait plus de 3 francs ce matin...

ÇA DÉPEND

VOICI une anecdote qui en rappelle une que nous avons publiée il y a quelque temps, à cette différence près que celle-ci est tout le contraire de la première. Elle est contée par un de nos confrères de la Franche-Comté.

Charles Maugain, d'Arçon (département français du Doubs), était un joyeux voyageur de commerce. Chacun se souvient encore dans la région de Pontarlier de son rire franc et sonore, quand il avait terminé le récit d'une « comtoiserie » ou d'une aventure joyeuse.

Un certain jour qu'il était de passage aux Hôpitaux, il entra à l'auberge tenue par la bonne vieille maman Parriaux qui jouissait d'une véritable réputation de cordon bleu.

Justement elle était à sa cuisine quand Maugain entra et, la connaissant de longue date, il alla la saluer et s'asséoir non loin du poêle, car il ne faisait certes pas chaud ce matin là.

La maman Parriaux était en train de préparer un « veau Marengo » des plus appétissants et dont le délicat fumet faisait enfler les narines du voyageur, mais hélas ! comme elle était très enrhumée, elle avait au bout du nez une énorme goutte qui menaçait de tomber au beau milieu de la sauce.

Tout en tournant son « fricot » elle dit à Maugain :

— *Moudji ou çi ?* (Mangez-vous ici ?)

Maugain, lorgnant la malheureuse perle nasale, répondit équivoquement comme s'il songeait à ses affaires :

— *Ça dépè c'ma ça tsidro.* (Cela dépend comme ça tombera).

Un instant après la maudite goutte quittait sa propriétaire et allait s'étaler, non dans la casserole, mais sur un couvercle de fourneau, gisant à côté.

Alors Maugain rassuré, déclara, comme s'il venait de terminer l'emploi de son temps :

— *Eh bin, o, mère Parriaux, tout bin vu, i moudjou çi.* (Eh ! bien, oui, mère Parriaux, tout bien vu, je mange ici.)

La brave aubergiste ne s'est jamais doutée qu'il en avait tenu à bien peu qu'elle n'eût un convive de moins à sa table ce jour là. CAP.

Charabia. — Circulaire commerciale en français de Germanie :

« Le but de ces lignes est de vous prévenir que les prix des matières premières que nous

employerons pour la fabrication de nos articles sont enchérissés très énormes et qu'ils encheriront encore à temps.

» Si nous sommes aussi pourvues de grands emplettes de meilleure heure, du moins il nous faut mettre en compte des prix analogues du bulletin de la Bourse quand nos provisions sont fatiguées.

» Autrefois vous avez abrités vos besoins par une conclusion et nous sommes prêts à vous réserver de nouveau quelques centaines de pièces pour les prix autrefois à la délivrance selon votre désir.

» Dans l'espoir, etc. »

Rupture.

Puisque tu veux que nous rompions,
Que reprenant chacun le nôtre,
De bonne foi nous nous rendions
Ce que nous avons l'un de l'autre ;
Je veux, avant tous mes bijoux,
Reprendre les baisers si doux
Que je te donnais à centaines ;
Puis il ne tiendra pas à moi
Que de ta part tu ne reprennes
Tous ceux que j'ai reçus de toi.

Une explication. — Un papa et ses enfants, fillettes et garçonnets, visitaient l'Exposition nationale à Berne. A l'entrée d'un des pavillons, sont deux statues d'hommes à la carrure massive, taillée, suivant la mode du jour, à coups de hache.

— Dis, papa, regarde ces deux hommes. Pourquoi ils ont le derrière carré ? demande un des enfants.

Alors, prévenant la réponse du papa, quelque peu embarrassé, du reste, le frère aîné fait, avec assurance :

— Mais Riri, c'est bien simple : vois-tu pas que c'est parce qu'ils se sont assis dans des fauteuils style moderne.

Ouf ! — A Ouchy un jour de vaudère deux promeneurs remarquent un vieux pêcheur qui se promène tête nue.

Un des promeneurs dit à l'autre, qui grelotte :

— Vous êtes jeune et ce vent vous refroidit, alors que ce vieillard chauve sourit.

— C'est qu'il a déjà vu des vents pires.

M. R.

FEUILLETON

UNE CHANSONNETTE

par M^{lle} OLYMPIA R.

I

MADAME Reval possédait sur les bords du Léman une jolie villa aux murailles blanches, à demi dissimulée sous des marronniers antiques. Le jardin, rempli en été d'ombre, d'oiseaux, de mystère, s'abaissait en pente douce jusqu'au bord de l'eau. C'est là que Mlle Reval était assise, par une belle matinée de la fin de mars, jouissant du ciel bleu et des premiers rayons chauds d'un soleil de printemps. Sur la page ouverte d'un livre qu'elle ne lisait pas, était posé un bouton de rose qu'elle caressait souvent de ses doigts effilés ; une fois même elle le porta à ses lèvres avec un sourire ému. A ce moment, une main sèche se posa sur l'épaule de la jeune fille, le son d'une voix aigrette la fit tressaillir.

— Que signifient, mademoiselle, ces éternelles rêveries, qui font que tout va de travers dans la maison ? des additions mal faites, des erreurs de dix et quinze centimes par semaine dans les comptes de ménage. Toujours la même incorrigible ! et depuis quelque temps le mal empire encore. Ma cousine Hortense eut certes bien mieux fait de res-

ter à Paris plutôt que de nous arriver ici avec son grand goumeux de garçon, mais elle sait ce qu'elle fait, la fine mouche, en quête de dots ! connu !

Hélène n'osait lever la tête, crainte de rencontrer le regard aigu de sa mère, le sourire méchant de sa bouche aux lèvres minces.

— On vous fleurit, mademoiselle, continua la voix impitoyable. dame ! les boutons de rose à la fin de l'hiver, ça n'est pas trop cher, même pour des sans le sou.

Et de la main, Mme Reval repoussait rudement la pauvre fleur ; elle allait tomber à terre, Hélène fit un geste machinal pour la retenir, accompagné d'un « maman » faiblement articulé.

— Je vais en ville, reprit Mme Reval, dans une demi-heure, tu iras donner à la cuisinière les provisions pour préparer le dîner.

— Bien ! répondit Hélène, qui respira d'aise en voyant s'éloigner cette petite femme ratatinée.

Lorsqu'elle fut hors de vue, la jeune fille, appuyant sa tête sur sa main, murmura : « Oh ! la triste, triste vie ! mais quand je serai sa femme, je serai heureuse. »

Hélène était belle, une tête aux lignes pures, une admirable carnation de blonde, la taille longue et souple ; mais sa beauté était d'un caractère tout apathique. On ignorait si elle avait une volonté propre, du moins jamais ne l'avait-on vue résister ouvertement à personne. Elevée sous le regard froid

et dur de sa mère, tout essor avait été comprimé en elle dès l'enfance. Mme Reval, restée veuve de bonne heure, avait repris les affaires de son mari, qui n'en cheminaient que mieux sous le nouveau chef de maison ; l'argent était sa seule préoccupation, son idole. Pendant dix-huit ans, elle dirigea sa fabrication de la manière la plus entendue, puis, prévoyant une crise, elle sut s'en défaire avantageusement et se retira des affaires avec une belle fortune. Préoccupée, malgré ses quatre-vingts mille francs de rente, de vivre de la manière la plus économique possible, elle songea à s'établir en province ou à l'étranger. Une occasion s'étant présentée de racheter à vil prix d'une personne ruinée une charmante villa sur la rive suisse du lac Léman, Mme Reval n'hésita pas et quitta aussitôt Paris avec sa fille. M. Julien Reval courait le monde depuis dix ans pour échapper à l'influence des chante de sa mère. Hélène, qui jamais à Paris ne sortait de la maison grise de la rue des Batignolles à la vue de l'admirable paysage suisse, juste à moment où les fleurs éclosent, sentit pour la première fois vibrer quelque chose dans son pauvre cœur mort, ou peut-être engourdi seulement par des gelées prématurées.

Mme Reval avait été élevée avec une cousine qui avait épousé très jeune un homme sans fortune, vrai mariage d'amour ; elle-même s'était unie à la même époque avec un riche industriel d'une cinquantaine d'années, pour lequel elle n'éprouvait que de l'indifférence ; mais elle s'était laissée séduire par la perspective d'être maîtresse d'une brillante fortune. Les deux jeunes femmes s'étaient alors perdues de vue pendant nombre d'années, puis Mme Duprez, devenue veuve, elle aussi, plus ambitieuse pour ses enfants qu'elle ne l'avait été pour elle-même, songea à renouer des relations avec sa riche parente ; elle avait une fille charmante, un fils des plus séduisants, et entrevoyait la possibilité d'une alliance, soit de l'un, soit de l'autre avec la famille Reval. C'est pourquoi Mme Duprez était venue se fixer non loin de sa cousine, dans une maison de simple apparence, vu la modicité de ses revenus.

On n'aurait pu, sous aucun rapport, sembler trouver d'analogie entre les deux cousines. Mme Reval avait passé pour jolie aux jours de sa jeunesse, mais durant les longues années où elle avait été appelée à diriger les opérations importantes d'une maison de commerce, elle avait pris des manières d'homme d'affaires, sa voix était devenue impérieuse et dure, la soif de l'or avait de plus en plus desséchée son âme ; si jamais il y avait eu entre elle l'ombre d'un sentiment, il n'en restait plus trace depuis longtemps. Mme Duprez avait été une belle et l'était encore : une physionomie aux traits délicats, un sourire accueillant, une grâce toute française dans la taille et dans les manières la rendaient sympathique au premier abord, avec cela quelque peu superficielle en toutes ses manières ; du reste tendre mère, adorant ses enfants.

Malgré ces contrastes très saillants, Mme Reval et Mme Duprez se ressemblaient en ceci, que